

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 56 (1968)

Heft: 83

Artikel: La culture nous aide-t-elle à vivre ? notre culture aujourd'hui : [suite]

Autor: Louis, Roger

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-271957>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La culture nous aide-t-elle à vivre ?

NOTRE CULTURE AUJOURD'HUI

LA MOBILISATION DES CONSCIENCES

J'ai le sentiment violent, profond, que c'est une véritable mobilisation qu'il est nécessaire de faire maintenant à tous les échelons, en ayant conscience que tout ce qui pourra être fait — même le minimum qui permettrait d'attiser cette curiosité dont je vous parle tout à l'heure — sans laquelle rien n'est possible — de redéclencher cette curiosité qui n'existe plus à l'heure actuelle. Qu'est-ce que l'on peut faire pour obtenir cette mobilisation ?

Quand on dit : « Au fond, le Français est un homme qui conte... », c'est un râleur, c'est un homme qui a toujours somptueux à dire... vous savez, la Révolution de 88... il a toujours une attitude revendicatrice, il l'est jamais content... et il veut tout dicter... », ce n'est pas vrai. Ce n'est plus vrai. J'ai été effrayé en ce qui me concerne, de voir le désintéressement du Français moyen, car on finit par le découvrir, soit au travers des sondages, soit au travers des émissions faites à la télévision, de voir l'espèce de refus de se préoccuper de ce qu'on appelle « les grands problèmes », une espèce de lassitude, une attitude de désintéressement, une attitude de satisfaction parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement », et puis, de toute façon, que voulez-vous, on a tellement d'ennuis, tellement de problèmes que moi, je ne veux pas m'occuper de ça ». Il y a une méconnaissance absolue, complète, totale des problèmes qui intéressent la collectivité à laquelle nous appartenons, tant sur le plan économique que sur le plan scientifique ou sur le plan social, c'est-à-dire tous les problèmes qui normalement devraient nous intéresser. Il se passe à l'heure actuelle quelque chose de dramatique. Au moment où se posent effectivement des problèmes qu'aucune société n'a eu à résoudre jusqu'à maintenant, au moment où les responsabilités que notre génération doit prendre sont énormes et conditionnent l'avenir dans tous les domaines, il y a une espèce de repli, de refus, de désintérêt.

Dès lors, est-ce que vraiment, en face d'un tel problème, d'un tel phénomène (et je ne pense pas que je dramatise) est-ce qu'il est encore temps de se demander si, au travers des instruments de communication de masse, on fait de la culture au rabais ou pas ? Est-ce qu'il est encore temps de se poser le problème de savoir si la culture, ça devrait être « ça » ou « pas ça », « ceci » et pas cela », et si, en définitive, on fait un travail qui est ou non cultuel, parce qu'il n'est pas exactement conforme à ce qu'on estime être la culture ?

LA TÉLÉVISION

J'en arrive, bien sûr, à parler de la télévision et des expériences qui ont été faites à la télévision. Cela vous étonnera que je n'en parle pas.

Je cite : « Il faut faire confiance à la sagesse de l'homme... » Il faut faire confiance à la sagesse de l'homme... eh bien, c'est une attitude que l'on retrouve dans d'autres secteurs de notre société. Je vous en donner un exemple à la télévision.

Il y a une espèce de démission de la part de ceux qui dirigent la télévision, comme de la part de ceux qui dirigent d'autres grands secteurs de la société, et qui consiste à se tourner vers le public pour lui demander comment on pourrait bien faire de la télévision... C'est une attitude qui démontre bien, qu'à l'heure actuelle, cette société est en train de vivre dans un désarroi profond. Le désarroi des responsables, embarrassés des pouvoirs qu'ils détiennent et qui ne savent pas quoi faire des instruments qu'ils ont à leur disposition. Ils sont pris de panique quand il s'agit de savoir ce qu'il faut en faire. Ils finissent tout naturellement par se tourner vers la collectivité elle-même pour lui demander ce qu'elle désire faire. Or, que se passe-t-il à l'heure actuelle ? On dit : « La télévision, c'est un instrument prodigieux, et c'est vrai que c'est un instrument prodigieux, c'est peut-être l'instrument qui permettrait d'être optimiste. Si l'on songe au rôle que pourrait avoir la télévision en face des problèmes qui se posent à nous, on voit bien que c'est probablement le seul moyen qui soit d'une ampleur suffisante pour faire face aux urgences et qu'il faudrait à tout prix l'utiliser à cette fin-là.

Or, qu'est-ce qu'on fait ? On dit : « Nous avons un instrument, nous avons des moyens, nous avons des possibilités, toutes les possibilités, mais il y a le public ; alors on va demander au public ce qu'il veut, et comme ça, on saura comment il faut faire de la télévision ».

C'est démocratique, bien sûr, c'est très démocratique. Seulement, que se passe-t-il ? Eh bien, si le passe que le public dit : « Télévision ? Moi j'ai suffisamment de problèmes pendant toute la journée avec mon travail, avec ma femme, avec mes gosses, avec mes traites à payer, avec des tas de trucs... Vous comprenez, le soir, quand je rentre, je ne veux plus avoir de problèmes, je me fous éperdument des problèmes qui peuvent se poser à l'heure actuelle. Je veux rigoler, je veux que... comprenez-moi, enfin... je suis fatigué, j'ai besoin de détente, et je veux que cette détente me permette d'avoir cette détente ». C'est normal ;

je dois dire que cette réaction-là, je l'ai moi-même. Le soir, en rentrant, eh bien, je m'arrête bien avoir un film comique, je voudrais bien avoir quelque chose qui me détende un peu et alors, même si on sait que l'on ne devrait pas utiliser la télévision comme ça, ou en tout cas, pas seulement la télévision comme ça, ou en tout cas, pas seulement la télévision comme ça, on le fait quand même. Puisque c'est le public qui le demande, on va essayer de le satisfaire parce que nous sommes très démocrates et que la télévision est à l'image de la communauté, à l'image du pays, c'est un miroir qui reflète, etc... Et cela donne une certaine forme de télévision et, de la part de ceux qui la font, il faut bien la reconnaître quand même, un certain malaise.

Après tout, peut-être faut-il imposer des choses, peut-être est-il complètement idiot de demander au public ce qu'il voudrait voir, car il ne le sait pas au fond, car il faut peut-être d'abord penser à lui faire voir un certain nombre de choses pour qu'il puisse savoir ensuite si ça lui plait ou pas. Car peut-être que ce public, au fond, malgré sa réponse : « Je veux me distraire », si on lui offrait un programme qui excite sa curiosité, peut-être trouverait-il qu'il est intéressant... peut-être en définitive, que lui demander son avis n'est pas la bonne méthode.

DES EXPÉRIENCES

Si je dis cela, c'est parce que j'ai été très frappé par l'expérience d'émissions que j'ai été amené à faire et à diverses occasions où essayait de faire toucher du doigt quelques-uns des grands problèmes qu'il faut résoudre à tout prix et pour lesquels il vaut mieux que chacun, soit un peu au contraire. Je parle de cette série d'expériences qui s'appelle : « Les clés du futur ».

Nous avons essayé de faire dialoguer des représentants du public moyen avec des responsables, en un dialogue qui voulait être loyal, objectif, total, en direct, et dans lequel nous avons voulu jouer le jeu, c'est-à-dire que nous n'avons pas choisi les représentants du public, nous avons demandé à un organisme de sondage de nous désigner un échantillon représentatif du public moyen. Nous étions partis sur une image du Français moyen (celle que j'évoquais tout à l'heure), tel qu'il est dans les livres : râleur et revendicatif. Puis, nous nous sommes dit : « Si on commence par poser les problèmes les plus élémentaires, ceux qui sont presque des problèmes quotidiens... ceux à propos desquels les Français ont quelque chose à dire, et si on prend au mot cette attitude qui consiste à dire : « Ah ! si je tenais celui qui a fait ça, je lui dirais quelque chose, à celui-là... », pour savoir comment on fait les villes, pourquoi on a construit les HLM, comme ça, pourquoi on n'a pas fait d'autoroutes... C'est-à-dire des questions qui sont peut-être des questions de base, on arrivera sûrement à quelque chose.

Alors, on a trainé devant le public des responsables qui étaient morts de frayeur et qui s'étaient dit : « Ça va être tragique... mais qu'est-ce que je vais répondre... quelles questions vont-ils poser... ils vont sûrement demander ça ou ça... il faut que je trouve des réponses... mais enfin, bref, tant pis, c'est passionnant ».

Roger Louis.
(à suivre)

Les drogues et leurs effets

(Suite de la page 1)

On vous dira : « Mais si je refuse un désir sexuel, j'aurai des complexes ! » Freud a en effet montré que la morale rigide, condamnant le pêcheur, amène celui qui a succombé à la tentation à des conflits intérieurs, à des peurs, à des complexes. Mais je me demande, s'il vivait encore aujourd'hui, s'il ne dirait pas que la liberté sexuelle actuelle ne conduit pas aussi à des complexes : la peur de ne pas être « dans le vent » parce qu'on n'a pas couché avec une fille ou avec un garçon, parce qu'on ne porte pas les vêtements « dans le vent », qu'on ne prononce pas certaines paroles et qu'on ne fait pas certains gestes. Et j'ai été très amusé et intéressé de lire que Miss Mary Quant, créatrice de la mode anglaise et de la mini-jupe, disait en réponse à un journaliste qui lui demandait : « Qu'est-ce qu'il y a derrière la mode ? » — « Le sexe ».

Gide, Sartre et certains Français n'ont vu dans la morale qu'une interdiction, qu'une gêne pour exécuter tous leurs plaisirs, ce qui a conduit André Gide à rechercher toutes sensations sexuelles, jusqu'à l'homosexualité. Il le dit lui-même, il a voulu aller jusque dans la fange pour échapper à sa formation et à son éducation morales. Et il ne s'est pas rendu compte qu'il tombait dans un autre esclavage.

Et l'on pourrait aussi parler des pilules anticonceptionnelles, qui ne peuvent être acceptées que sous contrôle médical et dans un but médical précis. Ce n'est pas moi qui parle actuellement, c'est l'Ordre national des médecins français, c'est également l'Eglise catholique. Les pilules anticonceptionnelles vendues librement permettent à tous de faire l'acte sexuel sans responsabilité. Un de mes amis psychiatres m'a dit d'ailleurs qu'on ne savait pas encore quelles névroses elles pouvaient provoquer.

J'aimerais que vous soyez conscients que beaucoup de théories qui sont dans la grande presse actuellement ne sont émises que pour que les gens puissent sans remords, sans complexes, sans responsabilité, s'adonner au sexe.

9. La musique. — J'aime beaucoup la musique. Mais il y a une certaine musique, faite en particulier de rythmes répétés qui influent sur le système nerveux, qui sont une véritable drogue sur le système nerveux, surtout quand ils s'accompagnent de certaines chansons et de certains gestes qui imitent la sexualité. Et quand les garçons et les filles entrent en transe à la suite de cette musique, n'est-ce pas une drogue ? Et après, il y a l'épuisement nerveux.

Il faut d'ailleurs noter que les mêmes rythmes, les mêmes gestes se retrouvent dans des sociétés primitives, dans des cérémonies rituelles en l'honneur du sexe.

POURQUOI LA DROGUE ?

Premièrement, pour échapper aux difficultés de la vie. A la faim, à la soif, à la douleur et trouver un bonheur jusqu'à souffrir de plaisir. C'est ainsi que l'Indien de Bolivie mâche des feuilles de coca et que le Chinois de Hong-Kong fume l'opium, pour fuir sa misère.

Mais c'est, deuxièmement, pour améliorer ses facultés physiques, intellectuelles, sexuelles. L'homme d'affaires, l'étudiant, le sportif vénérable prennent des amphétamines pour se doper, un tranquillissant pour diminuer leur angoisse et un soporifique pour dormir. L'intellectuel occidental essaie tout pour prouver qu'il est libre.

Troisièmement, pour conquérir d'autres hommes et d'autres femmes, soit un individu soit la société.

Or faire boire une fille pour coucher avec elle. Et actuellement on lui offre des cigarettes. Je voudrais vous raconter une petite histoire vraie, arrivée à une jeune fille que ma famille connaît bien. Elle est allée deux mois en Angleterre. Elle est revenue : elle n'était plus elle-même. Déprimée, pleurant, ne voulant rien faire. Et ça a duré des mois. Et, enquête faite, on a su qu'un jeune homme lui avait offert à plusieurs reprises des cigarettes sans marque (marijuana) et que, après,

(Suite en page 6)

Pour le beau trousseau...
LA LINIÈRE
3 RUE DU RHÔNE-GENÈVE
Pour le joli cadeau

La perforuse

APTITUDES REQUISSES

Bonne santé. Endurance. souplesse et habileté manuelles. Précision. Attention. Détermination.

Le métier de perforuse étant plus fatigant que celui de la dactylographie, vu qu'il s'exerce dans le bruit et que le frappement des touches de machines doit être plus sec, la candidate devra avoir des nerfs solides.

Formation nécessaire avant le cours : Avoir terminé sa scolarité. Avoir des notions de mathématiques élémentaires. Le niveau d'études primaire ou primaire supérieur est suffisant. Les candidates qui ont fait de la dactylographie verront leur formation mécanographique facilitée.

Cout des études : de 700 à 800 francs.

Programme d'étude : Il s'agit d'abord d'une mise au courant. Une heure de théorie par semaine suffit, en général. Quant à l'entraînement, il doit être d'au moins cinq heures par semaine.

Plus il est intensif, plus il compte d'heures par semaine, plus la candidate parviendra rapidement à la fin de son cours, que certaines écoles privées couronnent d'un diplôme, décerné après examen théorique et pratique.

A noter que n'importe quelle perforuse habile est engagée d'office, même si elle n'a pas de diplôme.

LES COURS

Lieu : Toujours plus nombreuses sont les écoles qui forment des perforuses et des perforuses-vérifieuses (qu'en diverses régions on appelle perforatrices ou poinçonneuses). Les cours sont annoncés dans la presse par les maisons intéressées, qui publient un « bon » que les candidates doivent remplir et retourner. Certains instituts ou écoles font remplir un « test d'aptitudes » très simple.

Durée du cours : Dans certaines écoles, la durée de la préparation varie entre 2 et 4 mois, mais pour former une bonne perforuse, il faut compter 6 mois, soit un mois de plus qu'en ce qui concerne la dactylo.

Age minimum : celui qui suit la fin de scolarité.

Cout des études : de 700 à 800 francs.

Programme d'étude : Il s'agit d'abord d'une mise au courant. Une heure de théorie par semaine suffit, en général. Quant à l'entraînement, il doit être d'au moins cinq heures par semaine.

Plus il est intensif, plus il compte d'heures par semaine, plus la candidate parviendra rapidement à la fin de son cours, que certaines écoles privées couronnent d'un diplôme, décerné après examen théorique et pratique.

A noter que n'importe quelle perforuse habile est engagée d'office, même si elle n'a pas de diplôme.

L'OFFRE ET LA DEMANDE

La demande : elle est considérable, vu la nouveauté du métier. Les écoles ne suffisent pas encore, de nombreuses maisons forment elles-mêmes leur personnel. En tout cas, la perforuse trouvera toujours du travail, soit par la voie des journaux, soit par les soins de l'école qui l'aura formée, ces écoles les plaçant facilement leurs élèves.

Perspectives d'avenir : dans la maison qui l'emploie, la perforuse qui fait preuve d'autorité et de vraie capacité dans son métier peut être nommée responsable des autres perforuses travaillant avec elle, ce qui lui permettra, en outre, de gagner un peu plus. Mais les perforuses qui la spécialisent intéressent et qui possèdent l'instruction et la logique suffisantes, peuvent faire l'apprentissage de la mécanographie ou participer à des cours d'opératrices, voire de programmeuses, cours qui les amèneront vers des situations encore plus intéressantes et plus lucratives et leur occasionnant moins de fatigue.

Congés : Trois semaines par an pour les vacances. Dans certains bureaux, semaine anglaise.

Salaire : entre 600 et 800 francs, par mois.

Avantages sociaux : ceux des maisons qui engagent.

LE BAUME DU CHALET

en frictions, combat et soulage

RHUMES et BRONCHITES

en applications, désinfecte et cicatrise

PLAIES, CREVASSES et ENGELURES

En vente dans toutes les pharmacies et drogueries



CAISSE CANTONALE D'ASSURANCE POPULAIRE - NEUCHATEL

Toutes combinaisons d'assurance sur la vie

Assurances mixtes à tarif réduit pour les personnes du sexe féminin. Comptoir spécial pour les jeunes mariés.

Institution neuchâteloise de droit public, créée pour encourager l'assurance et la prévoyance dans le canton.

AGENCES GÉNÉRALES : 1, RUE DU MOLE, NEUCHATEL Tél. (038) 5 73 44

34, AV. L.-ROBERT, CHAUX-DE-FONDS (039) 2 69 95